

EXTÉRIEUR.

A L L E M A G N E.

Vienne, le 7 mars.

L'ARCHIDUC Rodolphe paraît dans ce moment hors de tout danger, à moins qu'il n'éprouve quelque rechûte.

— Quelques magnats de la Hongrie ont fait de nouvelles démarches pour obtenir la convocation d'une nouvelle diète dans le courant de l'année; mais on ne croit pas qu'ils réussissent, sur-tout parce que la tenue de ces diètes occasionne beaucoup de frais. D'un autre côté cependant on observe que plusieurs objets qui avaient dû être terminés par la dernière diète, ne sont pas encore réglés, et quelques-uns sont assez urgents pour que les grands ou les villes soient autorisés à en réclamer la prompte décision.

(Publiciste.)

Du 9 mars.

S. M. a daigné élever son frere l'archiduc Joseph, prince palatin de Hongrie, au grade de feld-maréchal.

S. M. vient d'accorder la démission à M. le général comte de la Tige, président du département de la justice au conseil de guerre, eu égard à son grand âge. L'Empereur lui a témoigné à cette occasion, dans une lettre très-flatteuse, sa satisfaction du zèle avec lequel il a servi l'Etat, et lui a accordé une pension considérable.

Le feld-maréchal de Festenberg a été nommé par S. M. commandant de la forteresse de Temeswar. Il y a encore eu plusieurs autres promotions; neuf lieutenans-colonels ont été nommés colonels.

Les feld-maréchaux-lieutenans Wolf et Querlonde sont décédés, ainsi que le général-major Clément, tous trois pensionnés.

S. M. pour donner des marques de sa satisfaction au général d'artillerie d'Alvinzy, au général de cavalerie comte de Bellegarde, et au feld-maréchal-lieutenant baron de Hager, les a décorés de la grand-croix de l'Ordre de Saint-Léopold. Les feld-maréchaux-lieutenans baron de Zach, de Bourgeois, de Grunne; les généraux-majors baron de Vincent et Keller ont été nommés commandeurs du même Ordre. Le feld-maréchal-lieutenant Klein, le général-major Gomez, et le colonel de Delmotte, adjudant de S. A. I. le prince généralissime, ont été nommés chevaliers.

(Gazette de Vienne.)

Hambourg, le 14 mars.

On mande de Copenhague, du 8 mars, qu'on n'a pas encore vu un seul navire anglais dans le Sund.

— Le gouvernement danois a fait frapper une médaille qui présente d'un côté la terrible déesse Némésis sur son char, traîné par des griffons, et pour légende: *Sera sed certa*. Au revers, le trident, symbole du despotisme maritime, se montre enlacé de deux serpents qui élèvent au-dessus leurs têtes triomphantes. La légende est tirée du second livre de l'Enéide: *Scelus expendisse merentem... Numina conclamant*. Les dieux s'écrient qu'il a expié son forfait.

(Publiciste.)

Wisbade, le 11 mars.

On se souvient d'avoir lu dans les journaux que trois des brigands qui, en automne dernier, avaient commis le vol du presbytère de Sossenheim, au duché de Nassau, ont été découverts et arrêtés à Gelnhausen au comté de Hanau, par les soins de la police de Francfort, qui les a fait remettre entre les mains des autorités du duché de Nassau. Ces brigands, juifs, avaient fait partie d'une bande étrangère assez nombreuse, qui infestait les villages situés sur la frontière du pays de Nassau et aux environs de Francfort. Il a été reconnu dans le cours d'une procédure fort étendue, à la suite de laquelle les trois criminels ont été pendus à Wisbade, le 4 du courant, que ce n'est ni dans le pays de Nassau, ni dans les départements de l'Empire français limitrophes que se trouvaient les complices et les repaires de cette bande, qui n'a point reparu dans ces contrées depuis l'arrestation des trois Juifs.

INTÉRIEUR.

Paris, le 23 mars.

LL. MM. II. et RR., ainsi que leur Cour, sont depuis hier à Saint-Cloud.

S. Exc. le ministre de l'intérieur, accompagné de M. le conseiller-d'état préfet de la Seine, de M. le conseiller-d'état préfet de police, et de la chambre de commerce de Paris, doit poser demain jeudi, à midi précis, la première pierre de la nouvelle Bourse et du nouveau Tribunal de commerce qui doivent être élevés, d'après le décret du 6 mars dernier, sur l'emplacement des Filles-Saint-Thomas.

Le soir il y aura une réunion à l'hôtel-de-ville; les invitations sont faites par M. le conseiller-d'état préfet de la Seine, et MM. de la chambre du commerce de Paris.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 28 décembre 1807, sur la demande de Charles Godreuil, marchand à Briquibecq, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Valogne, département de la Manche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Pasquier de Quetelot, près Briquibecq, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 23 décembre 1807, sur la demande de Joseph Galaup, Jeanne-Marie Galaup, femme Metgé, demeurant à Fayssac, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Gaillac, département du Tarn, a prorogé pour une année à compter de ce jour le délai pour constater l'absence de Jean Galaup, leur frere; il a nommé à cet effet le sieur Plasse, l'un des juges, dépens réservés.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande de Jean-Louis Folquin Cousin, de Jeanne Cousin, sa femme, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dunkerque, département du Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre et Marie-Françoise Cousin.

Par jugement du 2 décembre 1807, sur la demande de Marguerite Dumortier, célibataire, Louis-Joseph Ferdinand, et Bonne-Marguerite Dumortier, demeurans à Douay, et autres intéressés, en déclaration d'absence de Philippe-Adolphe Dumortier, marchand bijoutier, leur frere et oncle, disparu sur la fin de juin 1789, sans que depuis on ait eu de ses nouvelles,

Le tribunal de première instance à Douay, département du Nord, a ordonné que pardevant M. Vallez, juge à ces fins commis, et contradictoirement avec le procureur impérial, il serait fait une enquête pour constater l'absence de Philippe-Adolphe Dumortier.

Par jugement du 27 novembre 1807, sur la demande de Marguerite Rolland, fille majeure, demeurant à Guingamp, en déclaration d'absence d'Yves Limon,

Le tribunal de première instance à Guingamp, département des Côtes-du-Nord, attendu le résultat de l'enquête qui a eu lieu en vertu d'un autre jugement du 17 octobre 1806, a déclaré l'absence d'Yves Limon, et envoyé la demande en possession provisoire des biens qui lui appartenaient au jour de son départ, à la charge par elle de fournir caution pour sûreté de son administration.

Par jugement du 27 mars 1806, sur la demande de Nicolas Carré, propriétaire cultivateur à Saint-Georges sur la Prée,

Le tribunal de première instance à Bourges, département du Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Blain, de Saint-Georges-sur-la-Prée, parti pour le service militaire en 1775, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

PRÉFECTURE DE POLICE.

Le conseiller-d'état, à vie, chargé du 3^e arrondissement de la police générale de l'Empire, préfet de police, et l'un des commandans de la Légion d'honneur, a rendu, le 18 mars, l'ordonnance suivante:

Le charbon de bois voituré par eau sera distingué par la désignation des rivières qui servent à le transporter; savoir:

Yonne, Haute-Loire, Allier, Marne, Haute-Marne, Haute-Seine, Basse-Loire et canaux, Aube, Ourcq, Aisne, Oise et Basse-Seine.

Sont compris dans les charbons de Basse-Loire et des canaux, ceux qui sont chargés sur la rive droite de la Loire, depuis le port de Cosne exclusivement, jusqu'à l'embouchure du canal d'Orléans.

A compter du 1^{er} avril prochain, il ne pourra être mis en vente que quinze bateaux à-la-fois, et dans l'ordre suivant:

Deux au port de la Tournelle:

Un de Haute-Loire, et un de Haute-Marne, alternativement avec un d'Ourcq.

Quatre à l'ancienne place aux Veaux:

Un bateau de la Marne; un de Basse-Loire et des canaux; un de la Haute-Loire; et un d'Yonne, alternativement avec un de la Seine.

Deux au port de la Grève:

Un bateau de l'Allier, et un de l'Aube.

Quatre au port de l'Ecole:

Un bateau d'Yonne; un de la Marne; un de la Seine, et un de la Basse-Loire et des canaux.

Deux au port des Quatre-Nations:

Un bateau de la Marne, et un de la Haute-Loire.

Un au port Bonaparte:

Un de la Basse-Seine, Aisne ou Oise.

Dans l'alternat entre la Haute-Marne et l'Ourcq, il ne passera en vente qu'un bateau d'Ourcq pour un de Haute-Marne.

La place destinée aux charbons d'Yonne et de la Haute-Seine, au port de l'ancienne place aux Veaux, sera occupée pendant six mois de suite par les bateaux d'Yonne, et six mois par ceux de la Haute-Seine.

(Le tour de l'Yonne a commencé le 1^{er} janvier dernier, et finira le 30 juin prochain.)

Deux couplages d'Aube ne compteront que pour un bateau de la même rivière.

Il sera descendu, dans les mois de mars et d'avril, et dans tous les cas où la hauteur de la rivière le permettra, le nombre de bateaux nécessaire pour garnir convenablement les ports de l'Ecole et des Quatre-Nations, pendant l'été.

Aucun des bateaux destinés pour les ports de l'Ecole et des Quatre-Nations, ne pourra être mis en vente dans les ports du haut, même pour alléger par commencement de vente.

Les charbons avariés seront mis en vente à leur tour sur la liste des bateaux de leur rivière. Néanmoins si les charbons ont été tellement avariés qu'on ait été obligé de les changer de bateau, ils pourront être mis en vente les premiers.

Un marchand ayant plusieurs bateaux de charbon, pourra en mettre un en vente à la place d'un autre, quand même il serait d'un autre ordinaire, pourvu que le bateau qu'il substituera, n'excede pas le chargement du bateau remplacé, et qu'il soit de la même rivière.

L'ordonnance du 20 pluviôse an 12, continuera d'avoir son exécution en tout ce qui n'est pas contraire aux dispositions de la présente ordonnance.

Les contraventions seront constatées par des procès-verbaux, qui seront adressés au préfet de police.

Il sera pris envers les contrevenans telles mesures de police administrative qu'il appartiendra, sans préjudice des poursuites à exercer contre eux devant les tribunaux.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de STRASBOURG, du 21 mars.

42. 79. 53. 28. 32.

LITTÉRATURE.

De la manière d'apprendre les langues; par M. de Radonvilliers, de l'Académie française, faisant partie de ses Œuvres diverses, revues par M. Noël, inspecteur-général des études, etc. (1).

Le but de cet ouvrage est de faire de l'étude des langues un *art pratique* qui s'enseigne et s'apprenne par l'exercice et par le raisonnement, bien entendu que le raisonnement n'arrivera qu'à la fin, pour coordonner entre eux les éléments de la nouvelle science, lorsque la mémoire pourra les fournir et les figurer à l'esprit. S'il est des études en effet où l'on puisse, où l'on doit même exercer d'abord l'imagination et l'intelligence, il en est d'autres (et c'est le grand nombre) qui exigent avant tout la vigilance et le travail de la mémoire. L'enfant qui manque des signes de la pensée, ne possède pas de langue artificielle. Il n'a pour se faire comprendre que ses gestes, langage très-restreint, comparativement du moins à l'incertitude de notre jugement, et la vanité de nos connaissances physiognomoniques. Dans cette insuffisance d'aperçus, qui ne permet point à l'homme de surprendre en un regard, en un mouvement la pensée de l'homme, il a dû imaginer, pour entendre son semblable et pour en être entendu, un système de signes généraux qui, plus multipliés à-la-fois et plus précis que les gestes, représentassent, soit à l'œil dans les écrits, soit à l'oreille par le discours, les impressions de l'âme. Telle est l'origine des langues. Mais ces langues, qui forment un corps lié de doctrine, doivent-elles être méthodiquement enseignées? Ici, faite de s'entendre, on peut donner, chacun de son côté, dans un extrême. Celui qui ne reconnaît pour guide sage que la nature, pour plan raisonnable que celui de notre première éducation, accordera tout à l'exercice et rien au raisonnement. L'expérience du passé lui fera proscrire, comme une innovation dangereuse, tout essai contraire à cette même expérience. Ici le succès vient en quelque sorte justifier ses préventions. Celui au contraire qui ne reconnaît comme solidement appris que ce qu'on apprend en s'en rendant compte; qui veut que la réflexion précède ou accompagne l'étude, celui-là, dis-je, rejettera à son tour, comme hasardeuse et trompeuse, toute science enseignée au hasard et sans ordre. Il dira à son adversaire: C'est à tort, bien à tort que vous concluez du passé au présent, de ce qu'on a fait à ce qu'on doit faire, d'un enfant qui ne possède pas les premiers éléments de la pensée, à un homme raisonnable qui pense comme vous et moi; qui, pour s'instruire d'une langue qu'il ignore, pour l'entendre clairement, l'écrire ou la parler convenablement, peut, en même temps qu'il en apprend par cœur les signes matériels, étudier ses rapports de ressemblance et de différence avec sa propre langue, ses tours, sa syntaxe, son génie particulier. Cet homme n'a-t-il pas en lui-même un objet de comparaison, dont l'enfant qui naît, est privé? Il passe du connu à l'inconnu: l'enfant, au contraire, ne connaît rien et cherche à connaître. — Pure supposition, répondra l'adversaire. L'on ne compare entre elles deux langues, que lorsqu'on possède également le génie de l'une et de l'autre; et, pour le posséder, il faut avoir médité longtemps leur système artificiel. Avant cela, l'on n'a retenu que des mots; avant de les retenir encore, il a fallu les apprendre, c'est-à-dire apprendre des syllabes, des sons, des désinences qui ne disent rien aux yeux, à l'imagination, à la raison, qui frappent vaguement l'oreille. Apprendre et retenir, voilà donc tout le travail; travail purement mécanique, qu'il faut abréger, mais qu'on éternisera, si, à cette étude technique et matérielle, se joint une étude abstraite et complexe. Les mots sont les éléments dont se compose ce corps du style; organisez donc ce corps, sans le concours de ces éléments, c'est-à-dire édifiez, si vous pouvez, sans matériaux!

Voilà qui est bien: mais n'y aurait-il pas un terme moyen, entre ces deux opinions si tranchantes et si contradictoires? Sans nier qu'il y ait un matériel, objet indispensable des premiers soins, dans l'étude des langues; en avouant même que la mémoire doit posséder au moins une partie des mots, avant que l'esprit songe à les distribuer et les ordonner, d'après des règles particulières, l'enfant qui passe du connu à l'inconnu, c'est-à-dire de la langue qu'il a apprise, à celle qu'il doit apprendre, ne peut-il donc s'aider, et même dès le premier pas, de ce qu'il sait, pour s'instruire de ce qu'il ignore? devra-t-il apprendre mécaniquement, repousser toute réflexion, comme venant compliquer et

ralentir l'opération de la mémoire? Dans ces mots, qui sont sous ses yeux, ne verra-t-il que des syllabes, dans leurs terminaisons, que de vaines consonnances? en l'instruisant du sens de ces mots, ne lui fait-on pas faire déjà deux études? celle du signe nouveau, *représentatif*, celle du signe ancien, *représenté*? qui donc empêche qu'il n'en fasse bientôt, et de lui-même, une troisième, une quatrième, etc., presque aussi simples que les premières? Il aura vu, par exemple, des terminaisons en *em*, *patrem*, *matrem*, *voluerem*, etc.; l'intelligence de la phrase l'aura plusieurs fois averti que ce sont des accusatifs, comme d'autres fois, que ce sont des premières personnes d'imparfaits, *legerem*, *monerem*, etc., et rencontrant ces désinences, il les remarquera et cherchera à les distinguer. Cette vigilance de son esprit éveillera même celle de sa mémoire, et l'un et l'autre se serviront de soutien.

Quelques-unes de ces locutions courtes et simples, qui reviennent souvent dans le style, après avoir souvent frappé ses yeux, se graveront, comme malgré lui, dans sa mémoire: n'y reconnaîtra-t-il pas encore de lui-même, par conséquent sans effort, des tournures et des inversions qui ne sont pas dans sa langue. Cette observation long-temps répétée lui en fera faire de plus savantes; et c'est ainsi qu'il parviendra à décomposer les périodes embarrassées d'incises, en les réduisant à la proposition première. Mais, à cette époque, l'on pourra dire qu'il sait la nouvelle langue; et c'est à cette époque seulement qu'il pourra essayer de la parler ou de l'écrire.

Je ne fais que jeter ici des aperçus qui demanderaient des développements; mais comme ils ne s'éloignent pas des principes de M. de Radonvilliers, qui se tient assez constamment, dans son livre, entre les deux extrêmes que j'ai signalés, je renvoie le lecteur à ce livre plein d'intérêt, dont voici le plan. Ici, c'est l'auteur qui parle:

«Je remonte d'abord jusqu'à l'origine de toutes les langues, pour en connaître la composition et expliquer plus nettement comment la nature enseigne aux enfants à parler et à entendre leur langue maternelle. Je montre ensuite que la version littérale imite les leçons de la nature. Pour développer cette méthode, j'ai recherché en quoi deux langues sont différentes, et j'ai pris pour exemple le français et le latin. J'ai trouvé quatre différences essentielles; je les rapproche toutes dans le premier livre élémentaire, qui ne présente aux élèves aucune difficulté à vaincre. Mais pour suivre et hâter les progrès, je retranche bientôt ce premier livre, et j'en substitue un second qui offre une difficulté très-légère; puis un troisième et un quatrième dans lesquels la difficulté augmente par degrés. Ainsi, le travail est toujours proportionné aux forces et le secours aux besoins. Dès le premier jour, un élève entend quelques lignes de son auteur, parce que le livre élémentaire lui dit tout. De temps à autre, son livre l'aide moins et cependant il continue à entendre; enfin, il parviendra à n'avoir plus besoin d'être aidé, et alors il saura le latin pour le lire, etc....

«Tel est enfin le problème qu'il se propose: *Sachant une première langue, en apprendre une seconde par la lecture.*»

La théorie de M. de Radonvilliers (et lui-même il en fait l'aveu) serait d'une application au moins difficile, dans les lieux consacrés à l'éducation publique, comme les Lycées. Cette théorie est, à quelques modifications près, celle qui fut originairement indiquée par Dumarsais et, depuis lui, suivie par quelques humanistes: elle consiste, comme on sait, dans une version dite *interlinéaire*, où l'on trouve placés, au-dessus ou au-dessous des mots de la langue qu'on apprend, les mots de sa propre langue qui leur correspondent.

«Voilà ce que l'on cherchait, dit M. de Radonvilliers, une manière d'apprendre par l'usage les langues mortes. Elle a tant d'avantages sur la méthode commune, qu'il est difficile de comprendre pourquoi elle n'a pas été adoptée aussitôt qu'elle a été connue. L'ordre des exercices a pu s'y opposer dans les écoles publiques; cet ordre est si bien combiné et renferme tant de choses utiles, comme l'a prouvé le sage Rollin, qu'on n'a pas dû le changer légèrement. Mais quels obstacles ont arrêté dans les éducations domestiques? Quelle fantaisie attache si fortement, même des personnes du monde, aux thèmes et aux versions? Je sais combien la coutume est impérieuse, etc.»

J'avoue que je ne partage ici qu'à moitié l'opinion de l'auteur. L'on peut sans doute supprimer, et sans nul inconvénient, l'usage du thème, dans l'éducation domestique; mais je n'y voudrais pas détruire l'usage de la *version*, qui, à l'avantage de vous faire connaître une langue inconnue, joint celui de vous ramener, par la réflexion et la comparaison, à la langue mater-

nelle qu'on ne sait jamais qu'imparfaitement, sans ce travail. Eh! ne nous y trompons pas: l'étude des langues mortes a manqué son but, si elle ne nous a pas fait faire des progrès dans notre propre langue. Ce n'est pas sans doute pour apprendre à bien parler la langue des Romains, mais à bien parler la langue des Français, que les Français apprennent celle de Cicéron et de Virgile. Les Romains, puisque nous venons de les nommer, s'étaient fait une méthode bien différente de la nôtre. Ce n'était que tard, et très-tard, qu'ils se livraient à l'étude de la langue grecque. Caton ne s'en occupa qu'à cinquante ans (*litteras græcas senex didicit*). Il est vrai que les Romains avaient une très-haute idée de leur langue. Cicéron, dont on ne récusera pas, je le crois bien, le témoignage, la regardait comme la première de toutes, la déclarait plus riche et plus abondante que celle des Grecs (2). Celle-ci n'entraît dans l'éducation que comme complément, ou, si l'on veut, comme auxiliaire de la langue maternelle, pour en faire mieux connaître le génie, en mieux assurer, en mieux graver les principes. Or, ce but des Romains doit être celui de tous les peuples, dans l'étude des langues mortes, but qu'on a négligé et presque perdu de vue, dans la direction qu'a prise chez nous l'éducation publique, où le principal, je veux dire l'étude de notre langue, est sacrifiée à l'étude accessoire, celle des langues anciennes. Ces plaintes ne sont pas nouvelles: je le répète d'après le judicieux Rollin dont l'auteur de cet écrit eût pu invoquer plus d'une fois l'autorité à l'appui de sa doctrine. *Qu'il s'en fuit bien*, s'écrie ce savant professeur, *que les Français apportent le même soin pour l'étude de leur langue!* et il voudrait qu'on employât tous les jours un certain temps à cette étude. Il propose d'analyser, entre autres, les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. Il desire même qu'on donne aux élèves des leçons de lecture, et que l'on consacre chaque jour une demi-heure à cet exercice.

M. de Radonvilliers veut exclure le thème de l'éducation domestique. Rollin en blâme l'usage, mais seulement pour les basses classes, dans l'enseignement public; et la raison approuve cette décision du législateur des études. N'est-ce pas une méthode en effet contraire, on peut le dire, au bon sens, que de s'exercer à composer dans une autre langue que la sienne, quand on ne connaît encore ni les termes, ni les tours de cette langue? J'oserais même dire que cet usage est fatal au perfectionnement de la langue maternelle; et peut-être, est-ce par une conséquence de cette idée, que les Romains ne songeaient à l'étude du grec, que alors que la nouvelle instruction, loin de nuire aux connaissances acquises, n'en pouvait qu'étendre le développement. C'était de nouvelles richesses ajoutées à un patrimoine solidement placé, à des biens de fonds inaliénables. Mais, dans le premier âge, à cette époque où l'enfant bégaye encore la langue nationale; où son organe n'a pu s'assouplir encore à toutes ses formes, son intelligence saisir tous ses tours, et sa mémoire les retenir, comment se flatter de pouvoir croiser cette étude première par une autre étude toute opposée, et que ces deux opérations s'exécutent sans inconvénient, c'est-à-dire, sans brouiller dans une mémoire naissante, et ces mêmes tours, et ces mêmes formes qui n'ont pu encore avoir le temps de s'y mouler? Passons, et revenons.

M. de Radonvilliers a descendu, pour les remonter plus sûrement, tous les échelons de l'intelligence humaine. Il considère l'homme d'abord réduit au langage naturel, langage, comme je l'ai remarqué, très-insuffisant, langage qui ne rend que les idées simples, non les propositions composées, et qui n'a ni liaison, ni transition. Peu-à-peu l'auteur avance, ou s'élève, si l'on veut suivre sa première image; il arrive, après quelques éclaircissements sur la langue des gestes, aux langues systématiques, c'est-à-dire, à ce merveilleux instrument qui rend, par l'organe de la voix, toute la pensée de l'homme, quelque étendue qu'elle embrasse. Mais, pour donner une idée de la clarté de l'auteur dans ces questions métaphysiques, citons quelques passages:

«Il est très-important, pour se faire une idée du langage humain, de bien distinguer les termes signes des idées, et les termes signes des rapports. Considérons cette proposition complexe: *Dieu, qui a créé le Monde, est tout-puissant*; elle ne renferme que quatre termes signes d'idées, *Dieu, créer, Monde, tout-puissant*. Qu'on analyse tant qu'on voudra, on ne trouvera pas une cinquième chose réelle. Quel est donc l'emploi des quatre autres termes, *qui, a, le, est*? Ils signifient les rapports qu'ont entre elles les quatre choses réelles qu'on a nommées. Qui indique le rapport de *Dieu* à *créer*; *a*, ce-

(2) Ita sentio et sæpe disserui, latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putatur, sed locupletiore etiam esse, quam græcam.

Sæpe diximus.... Nos non modo non vincti à Græcis verborum copiâ, sed etiam in ea etiam superiores. Ctc.

(1) Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, de l'imprimerie de l'institution des sourds-muets, sous la direction d'Ange Glo, rue Saint-Jacques, n° 256.

lui de créer, au tems passé ; le , ceux de *Monde*, au genre masculin et à l'unité ; est , celui d'union entre *Dieu* et tout-puissant , etc. »

Il n'a pas établi avec moins de clarté son développement du mécanisme à suivre dans l'enseignement de la première des langues apprises, de la langue maternelle. L'auteur prouve que l'imitation est ici la plus sûre de toutes les voies. L'analogie ne peut en effet venir qu'appellée par le raisonnement. Nous avons appris par imitation la langue de notre nourrice : quand l'analogie a commencé de nous indiquer et de nous fournir, pour notre langage, des rapports de perfectionnement, nous sommes déjà des érudits.

De l'étude donc de la première langue, il passe à celle d'une seconde, et il résout cette question : une seconde langue est-elle plus facile ou plus difficile à entendre que la première ? C'est ici que commence l'application de son système d'enseignement. Dans l'origine, le geste servit d'interprète pour l'intelligence de la première langue. Dans l'étude de la seconde, le mot ancien correspondant au mot nouveau, remplira, si l'on peut le dire, l'office du geste, et le remplira sans doute moins vaguement et moins arbitrairement.

« La langue nationale nomme tous les objets sensibles, absens ou présens, avec une égale clarté ; au lieu que les objets étant absens, leur nom exprimé par des gestes est le plus souvent inintelligible ou fort équivoque. Je veux apprendre à un enfant le sens du mot *lion*. Il faut que je lui montre la figure d'un lion ; ou si cette figure me manque, que je la lui représente par des gestes : mais pour expliquer à un Français le mot latin *leo*, il suffit de prononcer *lion*. 2°. On ne peut nommer par les gestes les objets immatériels, qu'au moyen d'un circuit et d'une espèce de comparaison ; souvent même l'adresse du nomenclateur est en défaut. Mais on les nomme en français aussi facilement que les objets sensibles ; jus, le droit ; *virtus*, la vertu, etc., et cet article est le plus important : la langue naturelle a une composition qui n'appartient qu'à elle seule ; puisque, comme nous l'avons vu plus haut, elle ne fait usage ni d'inflexions, ni de particules ; mais la marche de toutes les langues nationales est la même. Les phrases de différentes langues qui expriment la même pensée, sont comme différents portraits de la même personne. Les ornemens du tableau, les habillemens, les attitudes ne se ressemblent pas, mais les traits du visage se ressemblent ; c'est le même front, la même bouche, les mêmes yeux. Ainsi, quoiqu'on n'entende pas encore une phrase latine, on sait d'avance qu'elle est semblable à la phrase française qui exprime la même pensée ; qu'elle contiendra comme elle des mots pour signifier les idées ; des inflexions et des particules pour en faire la liaison et en marquer les rapports. Le français fournira donc, pour chaque terme du latin, un terme équivalent ou à-peu-près : ainsi, l'étude se réduira à comparer les deux phrases, etc. »

L'auteur développe ses moyens qui lui fournissent des distinctions aussi solides qu'ingénieuses. Il établit très-bien, par exemple, ce qu'il faut entendre par le style d'une langue et le style des auteurs. Deux écrivains, avec un style très-différent, pourront très-bien posséder tous deux le style de la langue ; tous deux, dans cette même langue, seront deux bons écrivains.

Notre sage instituteur suit avec beaucoup de sagacité les progrès de son élève qu'il a fait passer, comme on verra dans son livre, par quatre degrés différens. Il faut que je renvoie le lecteur à cette partie de ce même livre. Les détails ici se multiplient, et les détails échappent à l'analyse.

L'on trouvera peut-être quelque subtilité, mais aussi des observations d'un grand sens, dans ses principes sur l'analogie, soit dans la pensée, soit dans les signes de la pensée, sur l'inconséquence ou la bizarrerie apparente qu'on remarque quelquefois dans ceux-ci, sur-tout dans quelques-unes de ces phrases faites qui reviennent souvent dans le corps du style. Toutes ces parties de l'ouvrage sont à étudier dans l'ouvrage même. Je n'ai que le tems, ici, de remarquer un petit nombre de ses propositions. Mais donnons une idée de la justesse de son esprit, dans sa manière de les envisager. Un seul exemple suffira. Il explique très-clairement pourquoi il est plus difficile d'entendre les poètes que les auteurs en prose, et comment l'on peut réussir à vaincre cette difficulté.

« Le style de la poésie, plus élevé que celui de la prose, forme une nouvelle difficulté. Nous avons vu que chaque langue a un style qui lui est propre ; mais de plus dans la même langue, chaque genre d'ouvrage a son style particulier. Celui de la conversation n'est pas celui de la composition. L'histoire a le sien, plus simple que celui de l'art oratoire ; et celui de la poésie

est le plus sublime de tous. Or, le style simple se ressemble dans toutes les langues. C'est l'expression la plus naturelle des idées, commune à tous les esprits ; mais à mesure que le style s'élève davantage, il se ressemble moins d'une langue à l'autre. C'est l'expression d'un rapport plus fidèle et plus caché dans les idées ; et ces sortes de rapports ne sont pas aperçus, ni rendus de la même façon par tout le monde. Le style sublime d'une langue étrangère est donc plus éloigné du français que le style simple, et par conséquent plus difficile à en rapprocher. Voilà, si je ne me trompe, les deux obstacles qu'on rencontrera dans la lecture des poètes latins. En vain on entreprendrait de les lever par une application redoublée. En voulant trop se hâter, on se fatiguerait inutilement. C'est en lisant la prose ; qu'on parviendra à entendre les vers. Lorsque l'esprit sera familiarisé avec le mécanisme du latin, il pourra se passer d'une partie des liaisons. . . . Lisez les ouvrages en prose, tant que vous n'entendrez pas les ouvrages en vers. Un jour, sans avoir fait aucune étude particulière de la poésie ; vous-même, vous serez surpris d'entendre les vers comme la prose, etc. »

Je m'arrête, ne pouvant suivre ici l'auteur dans ses preuves qu'il établit par des exemples ; mais la citation suivante, qui est courte, démontrera l'utilité de ses remarques. Elle est extraite du chapitre intitulé du *Terme propre*.

« Un bon auteur n'écrit point qu'il n'ait trouvé l'expression qui met sa pensée dans son vrai jour. J'ouvre Cicéron au hasard ; je tombe sur ces mots de la quatrième Catilinaire, *quarè, Patres conscripti, consulite vobis, prospicite patriæ*. Ce discours est simple, mais l'expression est juste. CONSULERE signifie *veiller à un intérêt présent* ; PROSPICERE, *veiller d'avance à un intérêt à venir*. Les hommes passent, la patrie est éternelle. Consulere est donc l'expression qui convient aux hommes qui écoutaient l'orateur, *consulite vobis* ; *prospicere*, celle qui convient à la patrie, *prospicite patriæ*, etc. »

Le chapitre des expressions figurées est rempli de remarques non moins justes, mais quelquefois de beaucoup de finesse, et qui n'appartiennent qu'à un esprit méditatif et sûr de ses aperçus. Ici, il pose avec beaucoup de précision la ligne qui doit séparer le vrai du faux, la hardiesse permise, de la hardiesse bizarre. Le poète a pu dire *dévorer un royaume d'un moment*. Le poète n'a pas pu dire au contraire, *les zéphirs fondent l'écorce des eaux* : je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi ; ce pourquoi est dans cette conclusion de l'auteur. « Si le poète a tiré de loin un rapport bizarre entre deux idées trop éloignées, on rebute son invention malheureuse. Mais s'il a découvert un rapport nouveau et cependant naturel, entre deux idées, on applaudit à l'invention, et peut-être dans la suite on la fera passer dans le corps même de la langue. »

L'auteur indique ensuite les moyens les plus prompts pour se former à écrire et même à parler en latin ; puis il fait remarquer les écueils à éviter dans l'étude des langues ; puis il se fait à lui-même des objections contre sa méthode, objections qu'il leve. Il en établit les avantages. Il faut lire l'ouvrage même pour les apprécier et prononcer. Tout ce que je puis me permettre de dire, c'est que cet ouvrage est fait dans un excellent esprit ; que sa lecture inspire une foule d'idées, inspirerait même peut-être un autre bon ouvrage ; ce qui prouve qu'on le lit avec un grand intérêt, et qu'enfin il renferme des vues utiles.

C'est en conséquence de cette dernière considération, que le libraire a cru devoir le détacher des *Oeuvres complètes* de l'auteur (comme il a fait de la traduction du *Cornelius Nepos*), et les vendre tous deux séparément. Cette traduction sera, dans cette feuille, l'objet d'une analyse littéraire. LAYA.

SCIENCES PHYSIQUES.

Théorie des Couleurs et des Corps inflammables et de leurs principes constituans, la lumière et le feu, basée sur les faits, et sur les découvertes modernes ; par M. Opoix, inspecteur des eaux minérales de Provins, de la Société de médecine et de celle des pharmaciens de Paris, etc. etc. (1).

Il s'agit dans cet ouvrage de deux matières très-abstraites, ébauchées pour la première fois par deux hommes célèbres, Bacon et Newton, et peu développées même aujourd'hui dans nos

meilleures théories, qui nous montrent seulement les effets, mais non les causes ou principes constituans de la chaleur et de la lumière.

M. Opoix avait publié dès 1776, deux Mémoires qui font encore la base de sa doctrine, et qui, enrichis de faits nouveaux, d'éclaircissemens nombreux, d'expériences détaillées, et d'une nomenclature convenable, forment un ouvrage aussi intéressant que peut le permettre son sujet, déjà examiné et traité en sens contraire par la plupart des chimistes modernes. C'est une espèce de *mezzo-termini*, entre le phlogistique des anciens et notre chimie pneumatique actuelle.

En effet, cet auteur substitue au phlogistique son *lucicalor*, composé inflammable résultant de la matière de la chaleur unie à la lumière ; telle est du moins la définition qu'il en donne. « Le *lucicalor* est donc un être réel et aussi distinct que celui qui résulte d'un acide et d'un alkali, avec la différence que ce corps, pour être palpable, a besoin d'être uni à quelques matières solides qui lui servent comme d'appui ; et c'est la partie oxygénable des végétaux, des animaux et des métaux.

« Il s'en suivrait qu'à parler rigoureusement le *lucicalor* des corps serait la lumière, et le *calorigène* unis et combinés par l'intermédiaire d'une base qui en formerait le lien et le ciment. Par conséquent le *lucicalor* pourrait être considéré comme composé de trois substances dont deux invariables. Nous remettrons à nous étendre davantage sur cet objet quand nous expliquerons la nature du soufre, du phosphore, etc. »

L'expression *invariables* s'entend probablement ici de la nature des deux principes et non de leurs modifications ; autrement les diverses proportions, suivant lesquelles ces principes peuvent s'unir et se combiner, donneraient des produits différens ; ainsi l'électricité et le calorique s'unissent, suivant quelques physiciens, et agissent en raison de la proportion que chaque substance fournit à l'amalgame.

Ce que l'auteur appelle *calorigène*, il l'avait désigné d'abord sous les noms de *terre principe*, *terre élémentaire*, *terre ignée*, *feu*, *matière de la chaleur*. Il le considère ensuite dans trois états différens ; 1° dans celui de *liberté* et tel qu'il se montre dans le phénomène de l'inflammation et de la combustion ; il lui donne le nom de *feu* ; 2° dans son état de moyenne adhérence, tel qu'il se trouve dans l'air et dans les corps avec lesquels il est en simple contact ; il le nomme le *calorique* ; 3° dans son état de combinaison et de *fixité*, où il a perdu toute action et toute chaleur sensible, où il fait partie constituante d'un corps quelconque et n'en peut être séparé que par la destruction ou décomposition de ce corps ; et alors l'auteur l'appelle *lucicalor* ou *lucicaloristique*, selon le degré de saturation qu'il peut avoir acquis.

Observons maintenant que ce même auteur attribue l'origine de la différence des couleurs que prennent les corps, à la différence des proportions dans lesquelles la lumière et le *calorigène* se combinent ensemble et avec ces corps, d'après les lois de l'attraction et de l'affinité, et aussi, selon les degrés de densité, de fluidité et d'épaisseur des corps ou milieux, sur lesquels se portent ces deux substances. Les végétaux qui, de leur état de croissance à celui de leur dépérissement, offrent toutes les nuances de couleurs, servent de point de comparaison pour expliquer la formation des couleurs par la surabondance d'un des principes colorans, ou par l'état dans lequel ces deux principes, ou l'un d'eux, peuvent se trouver dans les corps.

Des végétaux colorés, il passe aux autres substances tant animales que végétales et minérales ; mais ici le *principe colorant* n'est point pris dans la signification qu'on lui a donnée jusqu'à ce jour : et il ne faut pas s'attendre non plus à voir les phénomènes de la combustion expliqués comme on le fait communément. Tant de combinaisons fugitives et instantanées pouvant intervenir la marche de la nature, il est nécessaire qu'on tienne compte de tous les élémens et de toutes leurs influences. Dès-lors les complications sont nombreuses, et il est difficile d'arriver à un résultat, à moins qu'on n'étudie la matière sous le point-de-vue sous lequel l'auteur l'a envisagée, et qu'on ne la suive dans toutes les expériences qu'il a consignées ; car peu de lecteurs se résoudront au travail que nécessiterait un examen aussi détaillé.

Nos physiciens paraissent admettre sans difficulté l'existence d'un *fluide lumineux* et celle d'un *fluide dit calorique* ; plusieurs d'entre eux distinguent formellement l'un et l'autre fluide ; mais s'il s'agissait d'analyser ces deux fluides, de parler de leur assemblage en des proportions déterminées, et de leur combinaison avec d'autres corps, les opinions seraient longtems partagées.

Cependant beaucoup de faits directs et positifs, recueillis dans le volume que nous annon-

(1) Un vol. in-8° broch. de 450 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port par la poste.

A Paris, chez Gabon et Co, libraires, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 13 ; et Méquignon l'aîné, libraire, même rue, n° 3. — 1808.

cons, attendent, pour être classés, des notions autres que celles vulgairement reçues, et une nomenclature qui fixerait plus clairement le rang qu'ils doivent occuper dans une théorie générale des couleurs; est-ce une raison pour innover? nous ne le croyons pas; et les expériences multipliées et variées, comme on les fait aujourd'hui, nous paraissent une voie plus abrégée pour perfectionner la science, que ne le serait un changement subit dans la manière de classer les phénomènes. Attendons que de tels phénomènes soient plus nombreux, mieux constatés et qu'ils présentent un plus grand nombre de caractères opposés à ceux que nous sommes parvenus à bien connaître. Ne faudra-t-il pas, en outre, considérer les couleurs sous le point-de-vue sous lequel elles doivent nous paraître d'après la structure de nos organes visuels? Autrement, comment expliquerait-on pourquoi certains individus voyent rouges tous les corps bleus et réciproquement? quelle raison donnerait-on de certains états de maladie, pendant lesquels les objets cessent d'être vus sous leur couleur propre?

Au reste, nous faisons ici l'extrait très-abrégé et non la critique raisonnée du système de M. Opoix, dont il n'est pas aisé d'assembler et d'accorder toutes les parties, vu le mélange que l'auteur y fait des idées chimiques anciennes et nouvelles, et aussi la terminologie dont il fait usage. Le plus grand inconvénient de ces sortes de théories, serait de multiplier sans nécessité les êtres et leurs combinaisons. En effet, si les phénomènes relatifs aux couleurs et aux corps inflammables, peuvent tous s'expliquer à l'aide des agens connus, du moins par leurs effets, pourquoi créer d'autres fluides ou recourir à de nouvelles hypothèses?

La même réflexion serait applicable à plusieurs autres ouvrages publiés depuis quelques années sur des matières physiques, par C. Roucher-Deratte, auteur des *Mélanges de physiologie et de chimie*; d'un *Traité sur les sympathies*, et d'autres productions dont nous avons eu occasion de parler, soit en les analysant dans cette feuille, soit en en faisant connaître quelques passages concernant l'électricité, le magnétisme et le galvanisme. Cet auteur a publié depuis, ses *leçons physiologico-météorologiques, sur les constitutions des saisons, relativement à l'économie animale et végétale* (1), et un autre ouvrage plus volumineux, sous le titre de *Principes d'astronomie, avec de nouvelles vues, sous forme de colloques, etc.* (2).

Nous ne dissimulons pas que cet auteur et quelques autres dont nous nous bornons à citer l'annonce des ouvrages, ne se soient écartés quelquefois d'une manière étrange des principes admis communément, et même de la philosophie de la science. Cependant le petit nombre de lecteurs qui auront le loisir de consulter ces productions éphémères, pourront y rencontrer de tems à autre quelques jallons jetés par hasard et comme perdus dans une carrière immense, quelques aperçus hardis basés sur des faits rares, et quelques pierres d'attente pour un édifice dont on n'a point encore arrêté le dessin.

Mais il n'est point dans l'ordre naturel des choses que la lumière jaillisse du chaos; et quoique beaucoup d'inventions précieuses soient dues au hasard et même à la méprise, il est plus raisonnable de supposer que le génie des découvertes sera guidé plus heureusement par la méthode et par le progrès de jour en jour croissant de toutes les connaissances exactes dont l'Europe savante et sur-tout la France peut justement s'honorer. TOURLET.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers, avec des remarques et des notes par M. de Saintange, nouvelle édition, revue, corrigée, le texte latin en regard, et ornée du portrait de l'auteur, et de 140 estampes gravées au burin, sur les dessins des meilleurs peintres de l'école française, Moreau le jeune et autres.

De l'imprimerie de Crapelet, sur ses nouveaux caractères neufs, sur papier vélin supérieur, du Nom-de-Jésus, 4 gros vol. in-8°, hauteur du

(1) Vol. in-8° de 202 pages, à Montpellier, de l'imprimerie d'Auguste Ricard, place des Capucins.

(2) Tous les ouvrages de l'auteur se vendent chez les libraires Renaud, à la Grand'Rue; Vidal, à la Barralerie; et chez l'auteur, au local du Lycée. Il en annonce d'autres, auxquels il s'occupe en ce moment de mettre la dernière main.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.

format in-4°, édition tirée à 100 exemplaires, brochée avec soin, 150 fr.

Les mêmes, même édition, sur papier dit grand-raisin fin d'Auvergne, 4 gros volumes grand in-8°, ornée du portrait de l'auteur, et de 140 estampes, brochée, 84 fr.

A Paris, chez Desray, libraire, rue Haute-feuille, n° 4, près celle Saint-André-des-Arcs.

La réputation de cette traduction d'Ovide, est aujourd'hui établie sans retour, le tems ne fera qu'y ajouter, et elle durera aussi long-tems que fleurira la langue de Despréaux et de Racine; elle était digne de tous les honneurs typographiques. L'auteur, qui a revu avec soin le poème, la préface et les remarques, y a mis la dernière main; les éditeurs n'ont rien négligé pour que cette édition répondît, par la beauté des papiers et des caractères, au mérite d'un ouvrage conquis pour notre langue sur la langue latine; les soins qui ont été apportés à la correction du texte latin, font espérer que les lecteurs, en comparant le poète français au poète latin, s'apercevront facilement qu'ils n'ont jamais possédé d'édition de ce dernier, plus pure et plus correcte. Enfin nous pensons pouvoir affirmer avec les éditeurs, que depuis très-longtems on n'a publié aucun ouvrage de littérature, qui, indépendamment de son mérite particulier, offre plus de luxe typographique; de choix dans les papiers, et d'élégance dans les formats, sur-tout les exemplaires sur papier vélin.

Cette édition est un ouvrage de bibliothèque de choix, que les amateurs peuvent placer dans les plus belles collections.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Le quatrième exercice des élèves du Conservatoire impérial de musique, aura lieu dimanche 27 mars, à deux heures précises après-midi, dans la salle du Conservatoire.

LIBRAIRIE.

Dans l'annonce que nous avons faite de la *Traduction de Pausanias*, par M. Clavier, nous avons dit que le prix de chaque livraison était de 30 fr. Le prix de chaque livraison n'est que de 20 fr. L'ouvrage entier, qui paraîtra en trois livraisons, sera donc du prix de 60 fr. pour les souscripteurs.

On souscrit chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 10.

En rendant compte des *Oeuvres d'Archimède*, dans notre n° du vendredi 18 mars, nous avons omis de dire que ce bel ouvrage renfermait environ 500 figures supérieurement gravées en bois par M. Duplat, et intercalées dans le texte, à la manière des belles éditions d'Oxford. En outre, nous avons, par erreur, indiqué que le prix de cet ouvrage était de 36 fr.; son prix est de 48.

L'édition de ces *Oeuvres* est presque épuisée.

A V I S.

Le 27 avril prochain, à 4 heures du soir, il sera ouvert dans la salle des assemblées administratives, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, un concours public pour l'admission des élèves en chirurgie, destinés à faire audit hôpital un service triennal de chirurgiens internes.

Les concurrens devront se faire inscrire au secrétariat de l'administration avant le jour indiqué pour le concours. Chacun d'eux, en outre, est invité à présenter, au moment du concours, une pièce d'anatomie pour le cabinet de l'hôpital.

LIVRES DIVERS.

Corinne, ou l'Italie, par M^{me} de Staël de Holstein.

Udrallo il bel paese,

Ch'Apennin parte, e l'Alpe circonda,

Troisième édition, revue et corrigée; trois vol. in-12.

Prix, 9 fr., et 11 fr. par la poste.

A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour % c. j. du 22 mars 1808	84 fr. 20 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808	81 fr. 20 c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescriptions sur domaines	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France	1260 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	1140 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse	fr. c.

S P E C T A C L E S.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Bal masqué.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, le Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Maison à vendre, et l'Arto.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, M. Guillaume, le Faucon, et Mincetoff.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Samedi prochain l'ouverture par la nouvelle administration.

Salle Monansier, Palais-Royal. Aujourd'hui, Grands exercices en tout genre.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices, le Carnaval des Voltigeurs, et le Calife générique.

Tivoli d'hiver, (ci-devant Veillée, salle de spectacle et Théâtre de la Cité réunis.) Aujourd'hui, Bal de nuit masqué; il commencera à six heures du soir jusqu'au jour; exercices nouveaux sur deux cordes parallèles, walse et allemande sur deux cordes. Opticographie de M. Gadbois. Tours de Préjean; Vues pittoresques et mécaniques; Concert, dans lequel on entendra M. Bianchi; 9^e début de M. Porte; Voltige par le jeune Intrépide. Exercices de MM. Forioso et Longuemare; M^{mes} Forioso sœur et Frascara.

Salon des Redoutes, rue de Grenelle St-Honoré. Aujourd'hui, Bal masqué.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc.* est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Aujourd'hui, expériences de physique et mathématiques, tours d'adresse, de mécanique fantasmagorie, de M. Olivier. On commencera à 7 heures et demie précises.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.